

## **Ma rencontre avec Henri Cartier-Bresson et Robert Frank,**

Robert Frank, dont j'avais fait la connaissance en 1985 à Berlin-Est et avec lequel j'entretenais depuis cette rencontre - en dépit du Mur - un échange épistolaire régulier, m'invita à New-York après la chute du Mur. C'est donc en 1990 que, peu de temps après mon arrivée à New-York, nous nous rendîmes, Robert Frank et moi, dans le bureau new-yorkais de Magnum. Il se trouvait à Soho, à quelques pas de la maison de Robert Frank. J'avais déjà rencontré Henri Cartier-Bresson, fondateur de l'agence Magnum à Paris, en 1988 à Berlin-Est, où il avait été invité par le Conseiller culturel, Jean-Louis Leprêtre, et le Directeur du Centre culturel français, Dominique Paillarse. Tous deux étaient les initiateurs d'une série d'expositions de grands photographes français, ce qui me permit de faire par la suite également la connaissance de Josef Koudelka et de Marc Riboud. Riboud me rendit visite dans mon atelier à Berlin-Est en 1989. La rencontre avec Henri Cartier-Bresson eut lieu en 1988 dans l'appartement de Jean-Louis Leprêtre, pendant la période où ses photos étaient présentées à Berlin-Est au Centre culturel français. Henri Cartier-Bresson était assis à côté de moi. Il me fit l'impression d'être une source d'eau fraîche, il débordait d'enthousiasme en parlant et en racontant des histoires, abordait les sujets les plus divers, les plus opposés, faisant preuve d'une très grande finesse et d'un esprit difficile à "cataloguer". Sa passion pour la chasse au gros gibier en Afrique me surprit beaucoup et fit sur moi le plus grand effet. Longtemps avant cette rencontre ses photos avaient exercé sur moi une profonde et durable influence. A côté de Paul Strand et de Diane Arbus Henri Cartier-Bresson était sans conteste le photographe qui m'inspirait le plus. Sans Henri Cartier-Bresson "Berlin dans une nuit de chien" n'aurait pas existé sous cette forme. Son oeuvre photographique était bien connue et particulièrement appréciée en Allemagne de l'Est. Je possédais plusieurs livres de lui.

## **Berlin dans une nuit de chien 1977-1990**

J'ai vécu pendant treize ans - de 1972 à 1985 - dans l'arrondissement de Berlin-Mitte. Entre le théâtre de la Volksbühne et le marché couvert, à proximité de l'Alexanderplatz. Munie de mon appareil-photo j'errais sans objectif précis dans les rues. Ma rue préférée était la rue Altmstadt. C'est là que j'ai rencontré Robert, dont le loisir favori était de vendre des journaux: il allait chercher au kiosque du marché couvert les éditions périmées du Berliner Zeitung et du NBI pour les écouler contre un pourboire dans les ateliers situés dans les arrière-cours. Un jour je le vis devenir fou-furieux: la marchande de journaux du kiosque refusait de lui donner en une seule fois tous les journaux périmés car ceux-ci formaient une pile bien trop grosse pour qu'on puisse les porter. Robert obtint finalement gain de cause. Il vacillait toutefois quelque peu sur ses jambes. Tandis que je le suivais, je vis les journaux s'échapper un à un du paquet qu'il portait sous le bras et tomber sur le sol sans qu'il le remarquât. Après avoir vendu ce qui restait de sa pile de journaux, il alla à "l'enfer vert", un bistrot de la rue Dirksen, boire de la bière.

Mais tout cela c'est du passé. A Berlin rien ne dure bien longtemps. En peu de temps tout disparaît sans tambour ni trompette. Comme Robert. Comme beaucoup d'autres dont on ne trouvera aucune trace dans aucun des registres communaux. Mettre l'accent sur "la disparition": disparition de leur histoire, disparition de leur souvenir, disparition de leurs noms. Il y a des noms que j'ai gardés en mémoire et que j'ai ainsi sauvés de l'oubli. Mais il y en a beaucoup que j'ai moi aussi oubliés. Comme par exemple le nom de la factrice. Elle portait une sorte de grande boîte en cuir, grande comme la moitié de sa taille. Dans cette boîte était entassé le courrier du jour. Elle avait plus de quatre-vingts ans. Quand elle me regardait, j'avais l'impression qu'une chouette

m'observait de l'angle le plus reculé de sa cachette. Elle souffrait de la cataracte et portait des lunettes aux verres épais. Les habitants se plaignaient auprès de l'administration de la Poste de sa cécité car elle se trompait en mettant les lettres dans les boîtes. Lorsque je la rencontrai pour la première fois, elle essayait justement - bien qu'elle eût ses lunettes - de déchiffrer les adresses avec une loupe.

A l'époque Berlin ressemblait à une ville engloutie, avait quelque chose d'un site archéologique. Je découvris le "milieu berlinois" in extremis. Et c'est ce "milieu" qui me retint à Berlin. Le mélange d'art, de culture alternative, d'ouvriers, de fugitifs et de rêveurs donnait à la ville une magie à laquelle je ne m'attendais pas. Il est étrange de vivre au coeur d'une ville, dans un endroit où tous les possibles convergent et de n'y percevoir pourtant que des éléments qui s'entrechoquent. Berlin fut toujours la ville du tout ou rien. Si tu n'es pas mon ami, tu es mon ennemi! Pendant des décennies les choses allèrent ainsi, dans un sens et dans l'autre. J'ai grandi au milieu des cris assourdissants poussés autour de "l'image de l'ennemi". En ayant en permanence la destruction totale devant les yeux. Et c'est ainsi que ma première vision de Berlin fut comme un regard jeté dans l'oeil de la vérité. La deuxième guerre mondiale avait provoqué la mort de plus de cinquante millions de personnes. Les centres de commandement de cette gigantesque bureaucratie vouée à la destruction se trouvaient à Berlin: la Chancellerie du Reich, le Reichstag, le Château de Berlin, le bâtiment de la Gestapo - respectant en cela le caractère de la ville tous les bâtiments importants se trouvaient au centre de Berlin. Et ils y sont aujourd'hui encore. Recouverts d'une couche de RDA et de République Fédérale. Le Mur traversait lui aussi le coeur de Berlin.

Au caractère déchiré de la ville correspondent les déchirements de ses habitants. On pourrait bien passer cent fois une nouvelle couche de peinture, les gouvernements peuvent bien changer et les populations se renouveler, tant que les divergences de fond qui divisent la ville n'auront pas été aplanies, tant que l'on n'aura pas pris conscience que les différentes parties forment un tout, aussi longtemps que régnera l'esprit de division et que Berlin se défendra contre elle-même, contre sa véritable nature, le coeur de l'Europe ira d'un infarctus à l'autre. Ascension et chute, le nouveau et l'ancien, souci de la tradition et anarchie, ouverture au monde et provincialisme, satisfaction et amertume sont à Berlin des forces naturelles qui coexistent et qui cherchent en permanence à se détruire mutuellement. Seul celui qui a la sagesse de trouver l'équilibre de ces forces en lui-même peut être heureux dans cette ville en ayant trouvé en Berlin une ville qui n'est pas impitoyable mais est au contraire une grande source d'inspiration.

Gundula Schulze Eldowy